

## CAHIER 4

### Notes sur Allende

La gauche n'existe décidément plus que par ses turpitudes nécrologiques et ses contre ou anti-commémorations. La dernière en date est celle du coup d'Etat militaire qui eut lieu au Chili un certain 11 septembre 1973... En effet, ravie de pouvoir substituer les sordide lunettes de soleil du piteux pantin Pinochet à la dégringolade de béton et de baleines métalliques des *Twist Towers*, la gauche gentille - Monde Diplomatique en tête - a occupé son mois de septembre à faire l'éloge d'Allende.

Or, il faut bien que j'avoue n'avoir aucune espèce de sympathie pour ce moustachu bavard, mollasson, incompetent et, jusqu'à son suicide (ou en dépit de lui), lâche. Au fond, une sorte de Jaurès sans le génie et la force de caractère de Jaurès, c'est-à-dire sans le génie des erreurs et des échecs de Jaurès ; un de ces fanatiques du socialisme de législature qui croient que légitimer c'est légaliser, ou qu'être légitime c'est être légal, et que pour se sevrer d'un système, il faut boire sa logique jusqu'à plus soif. Ce que la gauche aime dans Allende, sous d'innombrables prétextes ou alibis « humanistes » et sous couvert de l'aura d'un suicide de la plus classique tradition stoïcienne, c'est son incapacité pour ainsi dire tragique, non seulement à faire durer le socialisme, mais, en deçà, à le faire tout court. La gauche sait gré à Allende et à son gouvernement d'être tombés juste à temps pour ne pas laisser apparaître, une fois encore, la déconfiture habituelle du socialisme de gouvernement, du socialisme « démocratique ». C'est qu'il vaut mieux pour la gauche que celui-ci s'affaisse sous les canonnades des méchants et les pratiques des tortionnaires de baraques kaki plutôt que de suivre son bonhomme de chemin électoral vers l'ineptie intégrale de l'expérience des Blum et Mitterrand, pour ne citer qu'eux.

Il me revient à ce propos un anecdote qui m'a été racontée par une ancienne militante du MIR chilien, laquelle avait dû fuir son pays en quelques heures, avec pour seul bagage un petit sachet contenant quelques frusques. Devant la menace des colonnes de l'armées qui se dirigeaient vers la capitale, se déroulèrent de très nombreuses manifestations d'ouvriers et de militants de gauche, notamment devant le palais présidentiel. Ils ne réclamaient pas des passeports, non, mais des armes. (Ce fait est d'ailleurs relaté dans un des articles du Monde Diplomatique de septembre.) Ma Chilienne me raconta qu'Allende, qu'elle détestait désormais, était apparu à un balcon et y avait fait un interminable discours selon lequel l'histoire allait juger les mutins et envoyer des fleurs aux valeureux innocents et héros de la cause socialiste... L'histoire jugea si bien les mutins que c'est eux qui la firent ; quant aux fleurs, elles n'accompagnèrent que les oraisons mortuaires, quand il y eut possibilité d'en faire...

Les armes ? Elles ne furent jamais distribuées, pas plus que le peuple n'avait été entraîné à la résistance. Ces braves socio-légalistes croyaient aux règles de droit plus que leurs auteurs ; ils croyaient que lorsque l'on brandit un article de la constitution devant un militaire milgramisé, un gros propriétaire terrien dont un hectare de terre sèche est revendiquée par une famille misérable ou un financier aux revenus menacés par un impôt quelconque, ces braves gens se signent et ouvrent tout droit la porte de leur cœur humaniste au socialisme de volonté ministérielle. Ils croyaient aussi que quand on éduque les hommes, les classes sociales cessent d'être un obstacle à l'égalité ; que ces mêmes hommes deviennent plus raisonnables et que, raison aidant, la conviction socialiste de volonté ministérielle vient à éclore dans leurs neurones humanistissimes. Ils croyaient des tas de choses, ces imbéciles. Et malgré les démentis de l'histoire répétés encore et toujours ; malgré ce minimum de bon sens, censé caractériser tout être humain, qui indique qu'aussi vrai que le monde est monde et que les flèches de Zénon atteignent quand même leur cible, la politique c'est un *rapport de forces* où celui qui refuse l'affrontement est aussi celui qui plie l'échine, malgré tout cela, ils y croient encore... Mieux, ils sont persuadés que le système social de l'Etat providence était une victoire de leurs actions alors qu'il n'était qu'une concession faite pour calmer les esprits (pourtant déjà bien tièdes) devant la menace soviétique et un piège destiné à l'accomplissement de la logique consumériste qui devait idéologiquement détruire la capacité de résistance, l'humilité et la sagesse populaire ; et aujourd'hui qu'on leur reprend le pain de la bouche en les ayant convaincu que le poste de télévision suffirait à leur faire oublier les cris de leur estomac, ils n'ont plus, comme posture de lucidité, qu'une molle et vague désillusion toujours prête à la fête ou au sordide vandalisme...

La violence est un piège, la dessus les pacifistes et les légalistes ont raisons. Mais ce n'est pas le piège qu'ils croient : c'est précisément le refus a priori, le refus principiel de la violence, qui est le collet fatal. C'est là dessus que comptent les salauds, ceux qui, précisément, détiennent le pouvoir, c'est-à-dire le monopole de la violence... Ils ne sont forts que parce que les autres sont lâches.

Qu'on se le dise : on n'est faible que par omission ou démission, jamais par essence. Et on est juste que lorsque l'on prend le risque de la force, que lorsque l'on a l'audace de l'utiliser puis le courage de la ranger, pas parce qu'on la refuse.

Oui, parfois, les combats se perdent, mais si on ne les livre pas, on est sûr de la défaite. Oui, souvent, les combats font des victimes, mais si on ne les assume pas, on est sûr qu'il y en aura encore et toujours. La bonne conscience, c'est tellement plus confortable que la volonté d'assumer sa véritable dignité, sa véritable honnêteté morale. C'est tellement plus facile de se compromettre par défaut ou de prétexter les moyens pour oublier, trahir ou passer à côté de ses fins plutôt que de se salir les mains pour assumer les contradictions de son action en

faveur de l'intégrité de son idéal. C'est tellement plus simple d'être un politique avec des airs de mystique plutôt qu'un mystique avec les besoins du politique...

C'est tellement plus simple d'être Allende plutôt que Thomas Sankara.

F. REICHLING